

Sociétés rurales des Andes et de l'Himalaya

Actes du colloque
« Méthodologie des recherches pluridisciplinaires sur les sociétés
rurales de montagnes - Andes et Himalaya
(Grenoble, juin 1987)

Sous la direction de
JEAN BOURLIAUD
JEAN FRANÇOIS DOBREMEZ
FRANÇOISE VIGNY

VERSANTS

C.E.D.I.D. - ORSTOM

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire
N° : 35099 ex 1
Cote : B

7 DEC. 1993

Les processus d'enrichissement par l'élevage en pays Tamang du Népal Central

Denis BLAMONT

Dans les villages des « Tamang de l'Ouest » (Nukpa Tamang) du Centre du Népal situés au dessus de 2 400 m, les rendements agricoles sont si faibles que la prépondérance et l'autonomie de l'élevage sont évidentes aux yeux des observateurs. Dans les villages pluri-ethniques au dessous de 1 500 m, à l'inverse, ces rendements sont si élevés que seules les pentes trop fortes ou impropres à la culture peuvent être utilisées pour l'élevage, indiscutablement « subordonné » à l'agriculture. Dans les villages tamang intermédiaires dont les territoires cultivés sont situés entre 1 500 et 2 400 m et qui disposent de l'accès aux pâturages d'altitude, les relations entre les deux formes de production sont plus complexes : elles sont faites de complémentarité et de concurrence.

La complémentarité a été étudiée très en détail dans les villages de la frange inférieure de cet étage (Berthet-Bondet ; Pierret-Risoud) mais la concurrence est un aspect peu commenté : comme l'élevage n'est considéré que sous l'angle de sa sujétion à l'agriculture, on fait alors surtout référence à une concurrence spatiale ou temporelle (Bergeret, p. 132) et non à la finalité des systèmes de production et on parle de « frein » à un processus d'évolution. Ces villages sont considérés comme fondamentalement différents des villages de la frange supérieure parce que les pratiques agricoles y ont été davantage intensifiées et que l'élevage transhumant y est très peu pratiqué.

L'exemple d'une famille (une parmi d'autre) du village tamang de Gatlang montre comment l'élevage spéculatif d'ovins-caprins peut contribuer au rétablissement de l'équilibre d'une exploitation et même à son enrichissement. La question est alors double : il s'agit de savoir d'une part pourquoi il n'est pas davantage pratiqué dans les villages situés à la même altitude ou immédiatement en aval lorsqu'on se trouve devant la nécessité d'augmenter les productions on y choisit le plus souvent d'intensifier l'agriculture alors que du point de vue de l'accès aux pâturages les différences sont minimales et que cela entraîne l'impossibilité de mettre en valeur de façon équilibrée le finage dont une partie est sur-exploitée, l'autre sous-

inv. 06701

DE 13-001
004

exploitée ; d'autre part pourquoi cette question n'apparaît pas dans l'étude et les programmes de développement des villages de ce type.

I. LA CONCURRENCE ENTRE ÉLEVAGE SPÉCULATIF ET AGRICULTURE

Elle est surtout perceptible lorsque l'équilibre d'une exploitation est rompu (mort ou vente d'animaux en grand nombre ; mort d'un des adultes de la famille, partage du patrimoine entre des frères) et passage d'une exploitation où l'abondance de la main d'oeuvre permet une grande diversité des tâches, à de petites exploitations où celle-ci n'est plus possible.

Lorsque des agriculteurs ont perdu des animaux et manquent de fumure, ils peuvent :

- continuer à cultiver en achetant le parcage de troupeaux ne leur appartenant pas, ce qui aboutit à leur appauvrissement ;
- extensifier la culture de leurs champs : ainsi font le plus souvent les familles étendues dont certains membres vont gagner de l'argent au dehors (certains se font Gurkha) pour reconstituer le troupeau et diminuer la pression sur l'exploitation (sans rendre impossible la mise en valeur des terres où des jachères tournantes sont introduites dans les rotations) ;
- donner une partie de leurs terres en gage (*bandaki* ; Toffin, p. 25) et concentrer la fumure disponible sur le reste. Certains font, avec l'argent ainsi obtenu, du commerce au Tibet ou achètent des chèvres et des moutons et pratiquent l'élevage transhumant. (A des altitudes plus basses, vers 1 500 m, certains très rares agriculteurs se lancent dans l'élevage spéculatif de bufflesses : ils vendent alors leurs champs et se rapprochent des marges forestières, lorsqu'elles existent, pour pallier leur manque de production fourragère par l'utilisation de la forêt).

De même, lorsqu'un paysan manque de main d'oeuvre, il peut :

- continuer à cultiver ses terres et vendre ou confier ses animaux à un autre (de tels troupeaux fructifient très rarement, quand ils ne périssent pas) ;
- s'associer à un autre agriculteur pour se partager les tâches (cette solution exige une grande confiance entre les partenaires et des exploitations comparables : elle n'est en général adoptée que par des frères qui se sont partagé le patrimoine mais n'en disjoignent pas l'exploitation) ;
- faire travailler une partie ou la totalité de ses terres par un autre et s'occuper lui-même de son troupeau : cette dernière solution est la moins souvent choisie.

II. UN EXEMPLE D'ENRICHISSEMENT PAR L'ÉLEVAGE TRANSHUMANT

A Gatlang, Dan Bahadur Gomsa possédait 20 journaux (un journal est la superficie labourée en un jour), 16 vaches et quatre zébus, 5 bufflesses et 2 buffles, une centaine de chèvres et moutons. Il y a 18 ans ses 5 fils, prenant prétexte de la mort des buffles ont décidé de se partager le patrimoine, recevant chacun 4 journaux, 2 vaches et un zébu, 4 à 5 chèvres. Le père ne conservait que la presque totalité des ovins-caprins pour assurer sa subsistance : à sa mort, cinq ans après, ceux-ci étaient morts ou vendus et le benjamin, qui a hérité de la maison paternelle, n'a même pas pu contribuer à la construction de la maison de ses frères.

Aujourd'hui la situation des cinq frères est la suivante : si quatre n'ont augmenté ni leur cheptel ni leurs terres (l'un n'a pas encore pu se bâtir une maison), le puiné Man Bahadur, possède 28 journaux, 240 brebis et 60 moutons, 126 chèvres, 10 chevreaux et 2 boucs, 20 vaches et 4 zébus, 2 dzomos (hybrides femelles de yak). S'il faut en croire l'explication qu'il en donne, cela tient à une chèvre : avant le partage, il était le berger (*gotalo*) de la famille et, encore jeune, avait reçu une chèvre de son père qui voulait l'encourager à bien s'occuper du troupeau familial et compenser la dureté du travail. Au moment du partage (il avait 37 ans), il avait réussi à élever pour son propre compte 30 chèvres et moutons qu'il a confiés à un berger de Timling et à son fils aîné alors âgé de 13 ans qui est à son tour resté aide-berger pendant 13 ans et a fait fructifier le troupeau tout en élevant ses propres animaux issus de la chèvre que lui a offerte son père quand il a commencé. Les frères de Man Bahadur ont vendu ou mangé leurs chèvres.

Agé de 55 ans ainsi que sa femme, il a deux fils de 31 et 28 ans (mariés respectivement aux filles des frères benjamin et cadet de sa femme), un dernier fils de 10 ans, trois filles (dont l'une, âgée de 20 ans, est mariée au fils de sa soeur ; les deux autres âgées de 15 et 12 ans) et 4 petits enfants de 9 à 2 ans. Depuis 5 ans, le troupeau de chèvres et de moutons est mené par les deux aînés. Les dzos, peu nombreuses, sont confiées à un bouvier pendant la mousson et les terres sont mises en valeur par leurs soeurs et mère et, pour les labours, par leur père aidé par des agriculteurs de Gatlang qu'on paye en les laissant utiliser les zébus de l'exploitation pour labourer leurs propres champs ; on évite ainsi de payer des salaires bien supérieurs (10 roupies plus la nourriture, environ 5 roupies) à la productivité du travail (8 roupies par jour, environ).

Voici un nouvel exemple du grand intérêt de l'élevage : l'inégalité entre salaire et productivité fait qu'en général on n'a aucun intérêt à posséder plus de champs qu'on en peut travailler soi-même et en cas de manque de main d'oeuvre, on préfère confier ses animaux à un autre plutôt que la culture de ses champs. Ici ce calcul ne paraîtrait pas judicieux : même s'il faut, pour labourer ses terres, payer des gens plus cher que ce que leur travail produit, les bénéfices qu'on tire de l'élevage sont tels qu'ils permettent de

payer ce travail tout en augmentant son patrimoine (c'est ce même raisonnement que font ceux qui vont gagner jusqu'à 70 roupies par jour en faisant du portage pour les touristes et ne payent que 15 roupies les travaux sur leurs champs).

III. FAIBLE IMPORTANCE DE L'ÉLEVAGE SPÉCULATIF

Il y a donc une relation évidente (évidente aussi aux yeux de nombreux agriculteurs de la région qui déplorent de ne pas pouvoir en profiter) entre prospérité et pratique de l'élevage transhumant des ovins et caprins : toutes les terres qu'ils ont achetées au début l'ont été grâce à l'argent de la vente de moutons et de chèvres ou de laine ou, mieux encore, de produits en laine (filée et tissée par femme et filles) : veste (*baku* ; la laine de 3 moutons), manteau (*sheldo* ; 6 moutons ; vendu autour de 500 roupies) Aujourd'hui, on prétend aussi qu'ils pratiquent l'usure (à ce sujet, voir aussi Fricke à propos de Timling, p. 272) De même, leur berger qui ne possédait rien lorsqu'il a commencé ce travail, a aujourd'hui à Timling 5 journaux, 40 chèvres et moutons et un zébu.

Cependant, même dans les villages disposant de vastes espaces non cultivés, en exposition favorable et d'un accès facile aux pâturages d'estive, ce type d'élevage est peu pratiqué dans les vallées de l'Ankhu Khola et de la Trisuli : 750 à Timling (T. Fricke) ; pas plus de 2 200 à Gatlang où l'on pratique cependant aussi l'élevage d'environ 220 hybrides de yak (Département de l'Élevage ; Administration du district de Rasuwa) ; 599 à Salme (668 caprins non-transhumants ; Berthet-Bondet) ; environ 20 000 pour l'ensemble du Ganesh Himal (Ph. Alirol). (Le chiffre de 10 000 donné par Bergeret, p. 235, pour Sertung ne faisant à notre avis que refléter le biais de la perception de ces villages dont nous parlerons ci-dessous).

Les raisons qu'on peut invoquer pour l'instant pour expliquer la faiblesse de ces effectifs sont les suivantes :

- nombreux sont ceux qui, quand leur exploitation est en déséquilibre, préfèrent (ou doivent, faute de troupeau dans le village) aller chercher du travail à l'extérieur ;
- l'élevage transhumant des ovins-caprins est récent dans cette région : d'après les habitants, le savoir-faire et les premiers animaux auraient été acquis dans les premiers villages tibétains au nord (Lende) il n'y aurait pas plus de 150 ans. Inversement, dans la haute vallée voisine de la Buri Gandaki en pays Gurung il est omniprésent (surtout sur les versants secs exposés à l'est et au sud-est) et attesté en 1819 par Francis Buchanan Hamilton (1971 ; pp. 27 et 75) et Brian Hodgson (Messerschmidt, 1976 ; pp. 33-34) comme leur activité principale (avec la guerre) dont les parcours ont été codifiés bien avant l'enterrassement des versants. Ainsi, en cas de manque de main d'oeuvre, on préfère

contrairement à ce qui se passe dans notre région, faire cultiver ses champs et s'occuper soi-même de son troupeau et, afin de disposer de terrains de parcours et de parcage lors des montées en estive et des descentes vers les pâturages d'hiver, on pratique sur certains versants (Bangsing, Setibas) des rotations beaucoup moins intensives que chez les Tamang dans les mêmes conditions.

Enfin, Hooker (1854 ; p. 95) indiquant que les maisons des Tamang (de l'est ?) étaient déjà en pierres quand celles des Limbu étaient encore en bois ou en bambou, Ph. Sagant (1976 ; p. 34) établit une corrélation tout à fait convaincante entre l'utilisation de la pierre dans la construction des maisons et l'enterrassement des versants. Or nous avons souligné (Blamont, 1987) l'ancienneté de ruines de maisons de pierres et de la tradition agricole dans la région étudiée ici. De plus, dans ses itinéraires, Kirkpatrick (1969) signale l'existence, en 1793, de tous les villages actuels de la rive gauche de la Trisuli (Dhunchu qui ne compterait pourtant aujourd'hui que 2 288 habitants (recensement de 1981) aurait eu alors 700 maisons - ?- pp. 302 à 312). Buchanan Hamilton (1971) décrit en 1819 les Tamang comme étant des agriculteurs (p. 53 : they «always followed the profession of agriculture, or carried loads for the Newars, being a people uncommonly robust») : l'activité agricole sédentaire sur des champs enterrassés semble donc être très ancienne dans cette région alors que l'élevage des ovins caprins transhumants y aurait bien été inconnu. Cette hypothèse est renforcée par la réputation des Tamang, encore avérée actuellement et déjà mentionnée par Buchanan Hamilton (1971, p. 53), d'être de grands mangeurs de viande de boeuf (et non d'ovin ou de caprin).

- certains des villages où se fait l'hivernage, en aval, sont de plus en plus réticents, non au niveau individuel (les agriculteurs ayant besoin d'un surcroît de fumure y sont nombreux et prêts à payer chaque nuit de parcage par de la nourriture pour les bergers et leurs chiens ainsi que des abris de bambous : les bergers peuvent ainsi compter sur au moins quatre mois de nourriture «gratuite») ; mais au niveau de la collectivité qui perçoit une taxe pour l'utilisation de la forêt comme lieu de pâturage (environ 400 roupies ou un mouton ou chevreau) : les lignes de crête sont basses et les forêts peu étendues. De plus, ce sont surtout leurs marges que fréquentent ces troupeaux afin de pouvoir passer la nuit sur les champs ; or ces marges sont déjà très fréquentées par les troupeaux des villageois eux-mêmes dont les faibles effectifs ne permettent pas de diversifier les lieux de cueillette de fourrage foliaire ou de pâturage ;

- dans ces villages, on aurait des difficultés de passage de la forêt aux lieux de parcage nocturne (étage du maïs et de l'éleusine ; pakho bari), séparés par l'étage de la culture d'hiver (lekh). Mais ceci ne peut être considéré comme un obstacle : à Kimtang, on pratique dans ce lekh une

rotation biennale (pomme de terre-blé-jachère) qui donne lieu à un assolement en phase avec celui de l'étage «bari» et supprime le problème en permettant le parcours sur les jachères (cf. Blamont, 1983 ; p. 538) ;

- dans d'autres villages (de l'étage sub-tropical) c'est l'intensification de l'agriculture qui explique la réticence des payans à accueillir les troupeaux transhumants.
- cette activité est très risquée car il faut un grand savoir-faire que peu savent acquérir (une des causes de la réussite de Man Bahadur et de ses fils est le long apprentissage dont ils ont bénéficié auprès des bergers de la famille) et les épidémies sont fréquentes. Elle est aussi extrêmement pénible et dangereuse car les accidents et les rencontres avec de gros prédateurs sont fréquents ;
- le démarrage est très lent et il faut pouvoir attendre longtemps avant d'espérer une rentabilité si l'on part de rien : en une quinzaine d'années, on n'arrive qu'à de petits troupeaux d'une trentaine ou d'une quarantaine de bêtes et l'on doit commencer par être le berger d'un autre. Remarquons cependant que l'accélération est spectaculaire : en treize ans également un troupeau est passé d'une trentaine à plus de 400 têtes. Certains agriculteurs désirant tenter cet élevage souhaitaient des prêts bancaires (tout en redoutant les risques et en ne pouvant fournir de gage) pour constituer un troupeau.
- malgré l'attrait de l'élevage, il n'est jamais considéré que comme un moyen d'acheter de la terre qui est la valeur sûre : l'intérêt de l'attitude qui consiste à se détourner de la terre, dans un premier temps, pour mieux pouvoir s'en procurer par une spéculation à très long terme n'est pas du tout évident. (Des paysans de Laba ont attendu d'avoir perdu toutes leurs terres par un long processus d'appauvrissement dû à un manque de bétail avant de se lancer dans l'élevage transhumant et le commerce pour être, aujourd'hui, parmi les plus riches propriétaires du village).
- ainsi, jusque récemment, seules des familles nombreuses et qui se lancent dans l'élevage avant d'atteindre un point de rupture peuvent pratiquer les deux activités à la fois : celle de Man Bahadur est également exemplaire à ce point de vue ; des relations interfamiliales très étroites grâce aux mariages entre cousins croisés leur permettent aussi de compter sur des échanges de travaux avantageux et s'ils habitent des maisons séparées, ils ne se sont pas partagé le patrimoine ; la tendance actuelle cependant est inverse et explique aussi pourquoi, malgré l'apparition récente des prêts bancaires (ces dix dernières années, la Banque de Développement Agricole — ADB/Népal — a prêté en moyenne 400 000 roupies par an dans le district de Rasuwa pour des achats d'animaux) et de groupements d'éleveurs, une pratique si adaptée a du mal à s'installer dans une région déjà en mutation.

IV. LA PLACE DE L'ÉLEVAGE SPÉCULATIF DANS LES TYPOLOGIES ET LES PROPOSITIONS DE DÉVELOPPEMENT LOCAL

Ce n'est donc pas tant le manque de pâturages ou de ressources fourragères (dont il conviendrait cependant d'améliorer la qualité et l'accessibilité) qui limite les effectifs des troupeaux transhumants : à Salme, la consommation totale de fourrage foliaire n'est égale qu'à moins de 1% de la biomasse foliaire de la seule chênaie (Wuart, pp. 32 et 53 ; voir aussi Redaud, p. 36) ; mais un enchaînement d'évolutions de systèmes de production déjà trop engagés dans l'intensification des pratiques agricoles pour pouvoir développer l'élevage spéculatif sans intervention extérieure.

Le modèle des sociétés du milieu sub-tropical semble avoir joué un rôle important, bien que pas unique, dans les choix opérés par les sociétés du milieu collinéen : l'abondance du secteur forestier et l'assurance de la restitution de la fertilité ont permis ces choix qui induisent des structures du système de production qui, elles, non seulement n'induisent pas la gestion de ce secteur mais aussi empêchent des activités indépendantes de l'agriculture de se développer. Enfin, le grand nombre d'informations sur l'ancienneté de l'activité pastorale et l'agriculture nomade des Gurung a induit à penser qu'il en allait de même pour les Tamang et que l'état actuel des systèmes était le fruit d'une évolution, longue mais récente, et d'un «équilibre» venant d'une décroissance de l'élevage transhumant au profit de l'agriculture sédentarisée.

Les analyses de ces systèmes (semblant plutôt fondées sur ces état et évolution supposés des systèmes) ont tenu compte plus de leurs potentialités agricoles, qui les rapprochent des villages de l'aval, que de celles de la totalité du finage (forêts et pâturages compris), qui les apparentent aux villages de l'amont (ainsi on exprime les effectifs des troupeaux même transhumants par leur valeur fertilisante). Cette approche aboutit parfois aussi à une perception biaisée des villages immédiatement en amont où l'on surestime l'importance de l'élevage et/ou son indépendance vis à vis de l'agriculture et les différences entre ces deux types de villages.

Pour paraphraser Lévi-Strauss (p. 17) dire qu'un système fonctionne est un truisme ; mais dire que tout dans un système fonctionne est une absurdité, tant l'«activation» des différentes potentialités dépend non seulement des structures des systèmes mais encore des poids respectifs de leurs éléments ; ainsi le mode de raisonnement de ces analyses conduit à ignorer la possibilité de développement par l'élevage transhumant (Pierret Risoud) et à considérer toutes les pratiques (comme la vaine pâture) qui permettraient à un élevage spéculatif d'importance de naître comme un «frein» à des «mécanismes de régulation», qualifiés de «positifs», qui se calquent sur les systèmes à agriculture intensive (P. Bergeret, p. 245).

Plutôt qu'un frein, il me semble plus judicieux d'y voir la possibilité d'exploiter la totalité d'un milieu diversifié : l'évolution de ces villages

jusqu'à nos jours montre que les structures communautaires, si elles sont très contraignantes et inutiles, au moins, à une intensification de l'agriculture centrée sur l'exploitation, ne sont pas incompatibles avec toute forme d'intensification ; ajoutons à cela que cette intensification ne saurait être poussée aussi loin que dans les milieux sub-tropicaux, que les troupeaux transhumants restent 6 mois dans des villages comme Salme et que leur contribution à la restitution de la fertilité pourrait être considérable, comme en témoigne l'attente anxieuse des troupeaux d'ovins-caprins de Gatlang de la part de certains agriculteurs de Salme ; sans parler de leur meilleure adaptation aux contraintes actuelles de l'affouragement et de la pâture (Berthet-Bondet, p. 130).

La structure d'un système permettant cette exploitation ne pourrait être très différente de l'actuelle : les structures communautaires qui se mettent en place aujourd'hui dans certains villages permettent à la fois l'individualisation des exploitations, la diversification des activités et la gestion de la forêt et des terrains de parcours en palliant les inconvénients de famille nucléaires et de troupeaux réduits. Ce qui paraît manquer ce sont alors surtout la reconnaissance des potentialités, les crédits et les innovations techniques : variétés et prairies améliorées, mieux gérées et plus accessibles (entre autres problèmes, les prairies situées juste au dessus de Salme — à Rupchet — sont dangereuses à cause de la proximité d'herbes vénéneuses), plantes fourragères et méthodes de récolte et de stockage, meilleure utilisation et gestion de la forêt....

Bibliographie

- ALIROL Ph., 1976. - Le milieu et l'élevage dans la région du Ganesh Himal (Népal). *Le Yak. Revue d'Ethnozootechnie*, 15, pp. 119 - 125.
- BERGERET P., 1986. - *Diversité des systèmes agraires et stratégies de développement. Le cas du Népal*. Thèse de Docteur Ingénieur. ENSA de Montpellier.
- BERTHET-BONDET J., 1983. - *Analyse du système d'élevage dans les Collines Préhimalayennes. Le cas de Salme au Népal*. Thèse de Docteur Ingénieur. ENSAA. Dijon.
- BLAMONT D., 1983. - Un village de la zone sous-himalayenne : Kimtang (Népal). *Annales de Géographie*, 513.
- BLAMONT D., 1987. Systèmes de production et habitat en pays Tamang du Centre-ouest du Népal. in : *Architecture, Milieu et Société en Himalaya*. Editions du C. N. R. S., Paris.
- FRICKE T. N., 1984. - *And Another to plough the fields... Economy, demo-*

- graphy and the household in a Tamang village of North Central Nepal*. University Microfilms International. Ann Arbor, Michigan.
- HAMILTON F. B., 1971. - *An account of the Kingdom of Nepal*. Manjushi Publishing House. New Delhi.
- HOOKE J. D., 1854. - *Himalayan journals*. Murray. Londres.
- Colonel KIRKPATRICK. *An account of the Kingdom of Nepaul*. Manjushi Publishing House. New Delhi. 1969
- LEVI-STRAUSS C., 1958. - *Anthropologie Structurale*. Paris.
- PIERRET-RISOUD B., RISOUD J. P., 1985. - *Dynamique de Système Agraire et Développement. Le cas du village de Salme au Népal*. Thèse de Docteur Ingénieur. ENSA de Montpellier.
- MESSERSCHMIDT D., 1976. - *The Gurungs of Nepal*. Aris & Phillips Ltd. Warminster.
- REDAUD L., 1985. - *Contribution à l'étude des systèmes agraires des collines préhimalayennes du Centre du Népal : les structures des écosystèmes forestiers montagnards*. - Mémoire de DEA. Laboratoire de Botanique et biologie végétale. Université Scientifique et Médicale, Grenoble. 134 p.
- RICHARD D., WIART J., J. F. DOBREMEZ, 1986. - Structures, biomasses et productions du domaine forestier de Salmé. *Les Collines du Népal Central*. J. F. DOBREMEZ (Dir.), Tome 2, 9-36. INRA. Paris.
- SAGANT Ph., 1976. - *Le paysan Limbu : sa maison et ses champs*. Mouton. Paris.
- TOFFIN G., 1986. - Système agro-pastoral et société dans une zone montagnaise à grands versants du Népal Central. *Techniques et culture*, 7, Paris.
- WIARD J., DOBREMEZ J. F., 1986. - Les prélèvements de produits forestiers. *Les Collines du Népal Central*. J. F. DOBREMEZ (Dir.), Tome 2, pp. 37 - 54. INRA. Paris.